

innombrable quantité de plumes fit connaître à Flinders la cause pour laquelle tant de cygnes, quoiqu'ils ne fussent plus jeunes, n'avaient pas la force de voler; probablement ils perdent les plumes de leurs ailes à une période fixe; mais ce ne doit pas être tous les ans.

Le vent souffla de l'ouest jusqu'au 20 novembre avec tant de force, qu'après une tentative infructueuse, Flinders trouva qu'il était impossible d'avancer de ce côté. Il resta donc dans le port à faire des observations astronomiques, à compléter le plan, et à examiner le pays, en attendant que le temps devînt plus favorable. Les cygnes lui fournissaient une provision de vivres qui ne manquait jamais.

Il profita aussi de ce vent contraire pour aller à l'île Préservation, où il trouva le capitaine du navire expédié à la pêche du phoque. Il le chargea d'une lettre dans laquelle il annonçait au gouverneur Hunter ses succès jusqu'à ce moment, et les délais que la tenacité des vents d'ouest lui occasionait.

La même cause rendit son retour au port qu'il avait découvert extrêmement difficile. Cette continuité de vents contraires le fit presque désespérer d'accomplir l'objet de son voyage, car sur les douze semaines auxquelles il avait été limité, il s'en était déjà écoulé près de huit.

Enfin le 3 décembre il put faire voile de ce port, où il était entré avec tant de plaisir le 3 novembre, et dont il fut encore plus aise de sortir. Ce port reçut le nom de *port Dalrymple*, en honneur d'Alexandre Dalrymple, alors hydrographe de l'amirauté, qui avait consacré tout son temps et toutes ses études aux progrès de la géographie. C'est un juste hommage trop rarement rendu aux savans. Sa position fut déterminée à  $41^{\circ} 3'$  sud, et  $146^{\circ} 51'$  est.

Le port Dalrympe et le fleuve qui depuis fut nommé Tamar occupent le fond d'une vallée bordée de chaque côté de chaînes irrégulières de montagnes, qui sont la prolongation au nord-ouest de celles de l'intérieur; tantôt elles s'éloignent, et le fleuve acquiert une largeur considérable; tantôt elles se rapprochent et le resserrent extrêmement. Ainsi le Tamar offre plutôt l'apparence d'une chaîne de lacs, que celle d'un fleuve: peut-être même n'est-ce qu'après avoir longtemps miné les rochers, que l'eau aidée de son poids a formé une communication entre ces bassins partiels, et s'est ouvert un passage jusqu'à la mer; diverses circonstances donnent lieu de présumer que l'époque de ce dernier événement n'est pas très-reculée.

La chaîne des montagnes de l'ouest se prolonge jusqu'à six milles de la mer; elle s'élève beau-

coup à quelque distance du port, et son sommet est découpé d'une manière bizarre. L'aspect brillant de quelques-uns de ces monts, lorsque le soleil luit après la pluie, fit supposer qu'ils sont granitiques.

On trouva que le port était de grande ressource pour l'eau et les vivres. Un cinquième à un dixième des troupes de cygnes est incapable de voler; et comme on a trouvé depuis que la même chose a lieu en janvier et en mai, ainsi qu'en octobre, il est probable que c'est ainsi toute l'année. Ces oiseaux sont doués de beaucoup de sagacité; privés de la faculté de plonger, ils s'enfoncent néanmoins si profondément dans l'eau, qu'on n'aperçoit presque pas leur corps, et évitent ainsi fréquemment d'être découverts. Quand on leur faisait la chasse, ils tâchaient de se mettre au vent du canot; ils y réussissaient ordinairement quand la brise était forte, et quelquefois échappaient ainsi aux coups de fusils.

Les kangorou parurent nombreux dans cette partie de la Terre Van-Diemen; mais comme ils étaient farouches, et que Flinders et son compagnon n'avaient pas le temps de les poursuivre, et d'ailleurs étaient suffisamment pourvus de vivres, ils n'en attrapèrent qu'un, dont la chair fut jugée de meilleur goût que celle des mêmes animaux que l'on prend dans les environs de Port-Jackson.

On vit au port Dalrymple des troupes de canards et de sarcelles. Le cormoran à ventre blanc et l'huître noir et tacheté étaient communs dans la partie inférieure du port; on trouva quelques pélicans sur les bancs de sable. Le grand cormoran noir, commun le long des rivières, fut aperçu dans différentes parties du cours du Tamar. Ces oiseaux étaient un assez bon manger.

On ne songea pas à prendre du poisson. Les moules abondaient sur les rochers que la marée recouvrait: on supposa que les naturels se procuraient des huîtres en plongeant; car on en trouva des écailles près des endroits où ils avaient fait du feu.

En suivant la côte à l'ouest, on continuait à voir des montagnes dans le sud. Le 7 on mouilla dans une petite anse sablonneuse. Flinders et Bass débarquèrent pour voir quelles provisions ils pourraient se procurer; le long retard qu'ils avaient éprouvé, avait obligé de réduire les rations, de crainte de ne pouvoir accomplir dans les trois mois l'objet du voyage. A la brune ils retournèrent à bord, n'ayant pas eu beaucoup de succès dans leurs recherches; mais ils observèrent un fait, dont ils déduisirent une conséquence intéressante pour eux. La marée était venue de l'est pendant toute la durée de l'après-midi, et contre leur attente, les deux voyageurs trouvèrent en

abordant que l'eau était presque basse; ainsi le flot venait de l'ouest et non de l'est, comme aux îles Furneaux. Ils regardèrent ce fait comme une forte preuve, non-seulement de l'existence d'un passage entre cette terre et la Nouvelle-Hollande, mais aussi du peu de distance de son entrée du côté de la mer des Indes.

Le canton que l'on avait visité était montueux; Bass le trouva impraticable, tant les hautes broussailles étaient serrées, quoiqu'une partie eût été incendiée peu de temps auparavant. Le sol qui recouvrait les rochers et le sable avait peu de profondeur; l'aspect général du pays était stérile. On trouva sur le rivage plusieurs endroits où l'on avait fait du feu, et autour desquels des coquilles étaient éparses.

On aperçut le 9 décembre au point du jour une troupe de goélands bruns. Ils furent suivis par une quantité de coupeurs-d'eau si prodigieuse, que nous n'en avons jamais vu, dit Flinders, une pareille; ils formaient une masse de deux cent cinquante à quatre cents pieds de profondeur, sur quinze cents pieds et plus de largeur. Ces oiseaux volaient aussi près les uns des autres que le paraissait permettre la liberté du mouvement de leurs ailes; ce torrent continua à passer sans interruption pendant une heure et demie au moins, avec une vitesse peu inférieure à celle

d'un pigeon. Flinders estime qu'en calculant au plus bas, cette troupe d'oiseaux en comprenait cent millions. Il en conclut qu'il doit se trouver une ou plusieurs îles inhabitées dans la grande baie devant laquelle il se trouvait.

On aperçut bientôt une île trop petite pour être habitée, et séparée de la grande terre par un canal trop large et trop profond pour que les Indiens dépourvus de pirogues pussent y aller; cependant on y avait vu des vestiges du séjour des sauvages: des observations subséquentes ont appris qu'ils y vont à la nage.

A l'ouest du canal qui est entre cette petite île et la grande terre, la côte s'élevait à mesure qu'elle s'approchait d'un cap escarpé. Au-delà l'on n'apercevait pas de terre. La côte présentait l'aspect de la stérilité. Dès que l'on eut doublé une pointe qui se prolongeait au nord en s'abaissant, on reconnut que la houle arrivait du sud-ouest, avec une force à laquelle l'on n'était pas accoutumé depuis long-temps. Elle brisait avec violence sur un petit récif situé à un mille et demi de la pointe, et sur toute la côte occidentale. Quoiqu'elle dût probablement être incommode, et peut-être dangereuse, Flinders et Bass se réjouirent et se félicitèrent mutuellement de l'éprouver, car elle leur annonçait qu'ils avaient enfin

découvert le passage dans l'océan Indien méridional.

Le vent soufflait de l'est et leur était favorable. Ils se dirigèrent vers une petite île rocailleuse, qui paraissait toute blanche du grand nombre d'oiseaux qui la couvraient : elle excita tellement leur curiosité et leur espérance de s'y procurer un supplément de vivres, que Bass y alla dans le canot, pendant que Flinders l'attendit en courant des bordées ; on ne découvrait aucune terre au nord, et la plus éloignée que l'on distinguât dans la direction opposée, était une île escarpée à quatre lieues de distance.

Bass revint à deux heures avec le canot chargé d'albatros et de phoques. Il avait été obligé de combattre avec les phoques, pour arriver au sommet de l'île, et parvenu à ce point, de se frayer un chemin avec un bâton à travers les albatros. Ces oiseaux accroupis sur leurs nids couvraient presque entièrement la surface du sol, et ne se dérangèrent que pour becqueter les jambes des gens qui venaient les interrompre. Cette espèce d'albatros a le cou et la poitrine blanche, les ailes et le dos noirs ; elle est moins grosse que la plupart de ceux que l'on rencontre à la mer, surtout dans les hautes latitudes méridionales. Les phoques étaient de la taille ordinaire ; ils

avaient le pelage rougeâtre, et d'une qualité bien inférieure à celle des phoques des îles Furneaux.

Cette île, qui fut nommée île des Albatros, a deux milles de long ; elle est assez haute pour être vue de cinq à six milles en mer ; ses côtes sont généralement des falaises escarpées ; elle est par  $40^{\circ} 25'$  sud, et  $144^{\circ} 41'$  est de Greenwich.

La marée descendante avait couru avec tant de force au sud-ouest, que malgré les efforts de Flinders pour ne pas s'éloigner de l'île, il en était à cinq milles, lorsque Bass revint à bord.

On découvrit encore d'autres petites îles au nord-ouest de la Terre Van-Diemen. Chacune reçut un nom particulier, et le groupe entier celui d'îles *Hunter*, en l'honneur du gouverneur de la Nouvelle-Galles méridionale, patron de l'entreprise.

Le cap nord-ouest de la terre ou île Van-Diemen, puisqu'on pouvait la qualifier ainsi, est escarpé et de couleur noire, ce qui lui fit donner le nom de *Cap-Grim*. Il est situé par  $40^{\circ} 44'$  sud, et  $144^{\circ} 45'$  est. Au nord la côte est une plage basse et sablonneuse, qui se prolonge à trois ou quatre milles dans le nord-est ; au sud les falaises noires s'étendent à sept ou huit milles ; puis la côte se recule à l'est pour former une baie sablonneuse.

Le vent soufflait avec force de l'est-nord-est ; la nuit fut sombre et orageuse. On se tint aussi près de terre qu'il fut possible ; mais le 10 dé-

cembre au point du jour on se trouva porté très-loin au sud-ouest. On se rapprocha de la terre. A midi on était par  $41^{\circ} 15'$  sud; la côte éloignée de deux à trois milles consistait en plages sablonneuses séparées par des pointes rocailleuses, en avant desquelles on apercevait des rochers épars. Le pays en arrière était bas jusqu'à une distance de deux à trois milles; ensuite il s'élevait par une pente douce jusqu'à une chaîne de collines nues. Une montagne à huit milles dans l'intérieur parut être l'extrémité septentrionale d'une autre chaîne plus haute et mieux boisée que l'antérieure.

En prolongeant la côte au sud, on reconnut qu'elle ne changeait pas de nature; seulement elle n'était pas bordée de rochers. Une petite ouverture que l'on découvrit derrière des falaises basses parut être l'embouchure d'une rivière qui semblait venir du nord en coulant entre les deux chaînes de collines. Pour la première fois on vit de la fumée s'élever sur cette côte occidentale, derrière l'ouverture.

Flinders supposa que deux montagnes qu'il vit plus loin, l'une formant l'extrémité méridionale de la chaîne postérieure, l'autre un pic à quatre milles à l'est-sud-est de celui-là, étaient les mêmes dont Tasman avait eu connaissance lorsqu'il découvrit cette terre le 24 novembre 1642. C'est pourquoi il nomma le premier *Mont Heemskerk*, et l'autre

*Mont-Zeehaen*, d'après les deux vaisseaux de ce navigateur (1). La chaîne postérieure des monts boisés ne se termine pas dans cet endroit, elle se recule dans l'intérieur, et autant qu'on put le distinguer à travers la brume, elle s'élève en se prolongeant au sud.

Le vent qui soufflait avec trop de force vers la terre empêcha Flinders de reconnaître la côte de près; elle formait une baie au-delà de laquelle elle était rocailleuse et découpée par des anses et des pointes. Le pays s'élevait en pente douce.

La houle du sud-ouest, que l'on avait éprouvée en entrant dans la mer des Indes, continuait à porter sur cette côte; le vent soufflait bon frais de l'ouest-nord-ouest. Dans ces conjonctures les

---

(1) Il n'est peut-être pas hors de propos d'observer ici que ce mot de *zeehaen* (coq de mer), défiguré par d'ignorans copistes qui le transforment en *zechaen*, a été pris par plusieurs auteurs pour le nom d'un navigateur hollandais auquel a été attribuée la découverte en 1608 de la Terre d'Arnhem et d'une seconde Terre Van-Diemen au nord-ouest de la Nouvelle-Hollande. Celle-ci fut découverte en 1643 par Tasman, qui avait sous ses ordres les mêmes vaisseaux. (Voyez l'*Abrégé de l'histoire des Voyages*, tome XVII, page 334, édition de 1820, et les *Nouvelles annales des Voyages*, tome II, page 1, où j'ai inséré un mémoire qui fixe la date de la découverte, et explique la cause de l'erreur.)

voyageurs cherchèrent à découvrir une petite plage sur laquelle ils pussent, en cas de nécessité, faire échouer leur navire avec la perspective de sauver leur vie; car si le vent venait à tourner un peu plus à l'ouest, il n'était pas probable qu'ils parvinssent à parer la terre; mais on ne put apercevoir une plage, et l'on fit force de voiles pour passer cette côte affreuse.

Le 13 on doubla le cap sud-est de la Terre Van-Diemen, le lendemain le cap Canelé, et l'on mouilla près de l'embouchure du Derwent. Flinders en reconnut les environs avec soin, et en leva le plan de concert avec Bass. Il remonta ensuite ce fleuve jusqu'au point où il en trouva l'eau douce pour faire sa provision.

Le 25, pendant que les deux voyageurs examinaient le pays que baigne le fleuve, leur attention fut tout à coup attirée par le son d'une voix humaine qui venait des collines. Il y avait un homme et deux femmes. Ils ne voulurent pas se rendre aux signes qu'on leur fit de descendre. Bass et Flinders débarquèrent et allèrent à eux, en emportant un cygne noir. Les deux femmes s'enfuirent; l'homme qui tenait à sa main trois lances attendit les voyageurs. Ils lui donnèrent le cygne, présent qui le combla de joie. Il paraissait ignorer entièrement l'usage des fusils. « Rien n'excitait son attention ou ses desirs, dit Flinders, que

le cygne et les mouchoirs rouges que nous avions autour du cou. Il savait cependant que nous venions du sloop, et désigna l'endroit où il était mouillé. Notre faible connaissance de la langue des naturels de Port-Jackson et du grand océan ne nous fut d'aucune utilité pour nous faire entendre de cet homme; mais la promptitude avec laquelle il comprenait nos signes prouvait son intelligence. Il ressemblait beaucoup aux sauvages de la Nouvelle-Galles méridionale; il avait comme eux la peau tailladée, le visage barbouillé de noir et les cheveux frottés d'ocre rouge. Sa chevelure très-courte, soit naturellement, soit qu'il l'eût coupée, n'était pas laineuse. Il accepta la proposition que nous lui fîmes de nous conduire à sa cabane; cependant nous étant aperçus, par la route tortueuse qu'il prit et par ses pauses fréquentes, qu'il cherchait à lasser notre patience, nous le laissâmes enchanté de la possession de son cygne, et nous retournâmes à notre canot. »

Les rives du Derwent ne sont pas très-hautes, quoique le pays d'alentour puisse passer pour montueux. Le terrain s'élève de chaque côte, et forme des coteaux d'une élévation modérée; les pentes sont un peu escarpées. La belle verdure qui les couvre leur donne un aspect agréable.

Le 3 janvier 1799 on profita d'un vent de nord-

ouest pour faire voile. On reconnut soigneusement, autant que le temps le permit, différens points de la côte orientale de la Terre Van-Diemen. Le 11 le sloop laissa tomber l'ancre à Port-Jackson.

Le gouverneur Hunter donna le nom de *Détroit de Bass* à ce détroit qui avait été l'objet de l'expédition, et dont la découverte venait d'être constatée et complétée. Ce n'était qu'un juste tribut payé au zèle de l'homme hardi qui, bravant les dangers et les fatigues, avait eu le courage de s'y hasarder le premier dans une chaloupe, et qui par sa perspicacité avait, d'après différens indices, deviné l'existence d'une large ouverture entre la Terre Van-Diemen et la Nouvelle-Hollande.

---

## VOYAGE

A LA TERRE AUSTRALE,

PAR FLINDERS,

DANS LEQUEL IL COMPLÉTA LA DÉCOUVERTE DE CE CONTINENT.

1801 A 1803 (1).

---

L'EXISTENCE du détroit qui sépare la Nouvelle-Hollande de la Terre Van-Diemen avait été prouvée; mais beaucoup de parties du premier de ces pays étaient encore imparfaitement connues en 1799. Flinders, dans une reconnaissance qu'il fit de la côte orientale au nord de Port-Jackson jusqu'à 24° sud, explora soigneusement deux baies, dans lesquelles il espérait trouver les embouchures de grands fleuves, qui lui auraient donné la facilité de pénétrer dans l'intérieur des terres plus avant qu'on ne l'avait pu jusqu'alors; mais il n'y découvrit que de petites rivières, et elles étaient pleines de bancs

---

(1) Ce voyage et celui de Bass n'ont pas encore été traduits en français.